

Doux larcin
(conte philosophique)

par
Stephan Hardy

NOTE AUX LECTEURS

Chers lecteurs,

Mon arrière grand-père, Mattieu de la Montagne, n'aurait jamais consenti à la publication de cette correspondance très personnelle. Mais sa découverte parmi les effets qu'il nous a laissés après sa mort en juin 1990 me semble précieuse, car elle témoigne d'une époque de notre histoire que beaucoup d'entre nous ont préféré oublier. Ayant pour toile de fond les années collégiales que mon arrière-grand-père a passées à Saint-Boniface, ces lettres racontent une tragédie d'amour tout à fait inusitée. Est-ce là où mon aïeul a découvert, si péniblement, cette sagesse qui s'est mêlée à un bonheur de vivre auquel quatre générations le reconnaissent? C'est mon avis. Mais à chacun d'en juger par lui-même.

Jean-Guy de la Montagne
le 21 mai 1997
Gravelbourg (Saskatchewan)

LETTRE I

Saint-Boniface, le 10 janvier 1916

Monsieur de la Montagne,

Que le partage d'une banquette de tram pendant quelques minutes ait provoqué chez vous une si vive réaction dépasse mon imagination. Et si j'avais su que vos yeux se promenaient ainsi, je serais sûrement descendue plus tôt. Je ne désire ni vous

voir ni vous écrire. Monsieur Laboisée, notre connaissance mutuelle, sera instruit quant à mes intentions.

B.

LETTRE II

Saint-Boniface, le 23 janvier 1916

Mattieu de la Montagne,

Vos tendres paroles m'ont touchée, Monsieur, je l'avoue. Quel recours une âme assoiffée peut-elle avoir lorsqu'on lui offre à boire?

Toutefois, je dois encore refuser votre demande si élégamment articulée. Étienne Laboisée, ce Cupidon qui livre fidèlement vos lettres en dépit de mes vœux, ne vous a-t-il pas expliqué mon destin cruel? Car même l'amour ardent qui semble vous inspirer ne saurait atteindre les profondeurs de la solitude qui me tient en esclavage.

Cessons ici cette relation: le chemin qu'elle nous ouvre est plus dangereux qu'il ne le paraît, et tous les sentiments que je pourrais en mille ans vous inspirer n'en écarteraient pas les périls.

Bérénice

LETTRE III

Saint-Boniface, le 1^{er} février 1916

Cher Mattieu de la Montagne,

L'amour vous est-il véritablement plus précieux que la vie?

Les confidences que vous m'avez faites témoignent de la sincérité de votre intérêt. Mon cœur, séduit par ces sérénades, protestations et ruses, s'est de lui-même allié à votre cause pour vaincre ma raison trop intransigeante.

J'avais toujours cru que l'amour n'était que l'effet secondaire et éphémère d'une passion charnelle ou de l'anticipation de celle-ci. Or, vous dites que les grandes histoires

d'amour de votre littérature française prouvent que la fusion entre deux âmes ne nécessite point de proximité physique. Par ailleurs, cet amour dont vous parlez se nourrit uniquement des émotions des plus pures, du partage franc des notions de l'esprit et, avant tout, d'un engagement d'honnêteté parfaite. Cette conception si sublime ne pourrait être un leurre, je le sais de tout mon cœur...

J'accepte votre amour, cher Mattieu, et entreprends, comme vous, de le respecter quel qu'en soit le prix.

Il me semble à propos de vous confier certains détails sur ma vie et sur le destin qui nous tiendra à jamais éloignés l'un de l'autre; même le cher Étienne ignore ma véritable identité. Née dans un vieux pays d'Europe, j'ai été contrainte de me réfugier entre la neige et la glace de votre province manitobaine lorsque mon père, le roi, s'est fait brutalement arracher le pouvoir par des hordes bohémiennes. L'armée royale nous est restée fidèle jusqu'aux dernières heures et, de notre château assiégé, a préparé la fuite des plus jeunes enfants et de notre mère, la reine. Nous voyagions la nuit, en train ou à pied, avec les quelques pièces d'or que ma mère pouvait dissimuler dans son corset. Avec de faux papiers, déguisés en immigrants et feignant ne pas connaître votre belle langue, c'est ainsi que nous sommes arrivés, au terme d'une longue traversée dans les boyaux d'un navire suisse, à une île de villégiature au milieu du Saint-Laurent. Enfin, un répit dans nos aventures: ma mère nous a payé une belle chambre à l'auberge la plus exquise au bord de l'eau. Le repos et la bonne chère de l'île nous ayant ravivés, nous en sommes repartis le cœur gros vers les métropoles de votre pays. Toutefois, la présence d'espions bohémiens dans le train devait contrecarrer nos projets. Nous nous sommes résignés alors à l'exil dans les vastes plaines de l'Ouest, dont le seul attrait pour nous était votre ville française. (D'ailleurs votre langue jouit depuis longtemps d'une place privilégiée dans les institutions de culture de mon pays, telle que l'Académie royale d'études très supérieures où moi et mes frères et sœurs l'avons apprise d'une jolie Alsacienne. Il n'est donc pas étonnant que notre capitale, Élide, porte un nom emprunté à la langue de Molière.)

Ainsi, depuis presque dix ans, ma famille se cache parmi la pègre de votre province; il est impossible de savoir si les

usurpateurs de notre royaume en sont au courant. Vous comprenez alors la prudence avec laquelle je dois procéder dans mes amitiés. Vivre en marge, dans l'ombre de la société, voilà ma vie. Mais je vous y ferai volontiers une place si vous y tenez tellement. Et si vous ne craignez pas la noirceur.

Votre Bérénice

LETTRE IV

Quartier des étranges, le 14 février 1916

Mon très cher Mattieu,

Il est impossible de décrire l'état dans lequel votre dernière lettre m'a laissée! Je passe par des élans les plus extraordinaires: le jour, à nage entre le baquet à éplucher et les vapeurs épaisses des chaudrons de fonte sur le poêle, je couve une maladie sans remède... Est-ce un ennui de femme qui m'afflige? Je ne saurais le décrire d'une autre façon: les pelures de pommes de terre qui filent entre mes doigts deviennent les ondulations gracieuses d'un corps d'homme. Mes sens raffolent de sa peau coriace, de son odeur de terre et de travail manuel. Est-ce l'effet de vos douces paroles ou plutôt le faible travail d'une imagination dépravée par l'abus? Au lieu d'une insomnie, la nuit me prépare un bain des plus beaux rêves. Ce sont vos bras dans lesquels je sombre alors et cale comme un naufragé succombant enfin aux coups d'une mer coléreuse.

Si vous viviez vieux comme la Chine, vous ne sauriez la bienfaisance que m'apportent vos lettres si poétiques. Qui vous aurait inspiré de telles lignes délicates, si chargées de langueur lorsqu'elles évoquent la beauté éphémère d'une rose? Quel mariage de mesure et de césures! Étienne n'a sous-estimé ni vos talents ni les charmes qu'exerce votre personnalité sur les âmes sensibles du Collège.

Si seulement je pouvais suivre un cours avec vous, j'apprendrais toutes les langues et toutes les littératures du monde et, un jour, chasserais les barbares qui m'ont volé mon patrimoine...

En attendant, je suis cuisinière dans une famille britannique dont les exigences m'auraient déjà écrasée si je

n'avais pas lié amitié avec la repasseuse galicienne. De tous les domestiques, seule la Vieille Doshka – elle n'est sûrement pas si vieille qu'elle mérite ce titre, mais je l'appelle ainsi à cause de la grande sagesse qu'elle possède – semble avoir un destin plus à plaindre que le mien. Elle m'a raconté hier un songe terrible qui l'a privée du moindre quart d'heure de sommeil pendant des semaines et des mois. Ce n'était certes pas un être fébrile, autrefois; elle qui ne vit que de noix, d'ail et de poussière depuis sa naissance cruelle dans une chaussée de Winnipeg. Pourtant, la Vieille Doshka s'est épouvantée à tel point que son âme a subi une métamorphose totale. Qu'est-ce qui a pu transformer cette femme de fer et de feu (c'est elle-même qui m'a renseignée sur son ancien caractère) en cette ombre osseuse qui, aujourd'hui, en présence de *Sir* ou *Madam*, se dissipe complètement pour exaucer le moindre vœu? C'est une intrigue bien singulière que la métamorphose de la Vieille Doshka, et j'espère vous en donner le détail avec autant d'affection et d'affliction que celle qui me l'a racontée. Par conséquent, vous remarquerez que je lui ai emprunté sa voix pour vous narrer le récit, ce qui, sans autre intention que ce soit, y prête davantage de vraisemblance.

La métamorphose de la Vieille Doshka

Le fait d'être née au mois de décembre 1895 dans le Quartier des étranges – j'entends par cela le nord de Winnipeg – n'a en soi aucun rapport avec ma métamorphose subséquente. (Mais, comme vous me l'avez dit si bien, cher Mattieu, le passé n'est jamais sans conséquences, ni sur le présent, ni sur l'avenir.) C'est pourtant aux plus précieux moments de mon enfance que remontent les débuts ténébreux de cette histoire. Alors qu'ils travaillaient six jours par semaine, mes parents, immigrants galiciens, arrivaient à peine à nourrir et à chausser leur famille. Mon père périsait petit à petit dans les ateliers caverneux d'une usine à vapeur tandis que ma mère passait ses journées à quatre pattes, grimant avec seau et guenilles l'escalier principal de chez monsieur Slashdown. Ne connaissez-vous pas ce célèbre Winnipégois, qui, de par ses longues années de labeur dans la politique et grâce au décès non inopportun d'une patronnesse établie à Worchestermesterlestershire, s'est mérité une modeste demeure de plusieurs étages sur la berge de l'Assiniboine?

En rentrant du travail un soir, ma mère nous appela en faisant signe de nous taire et, à nos yeux étonnés, sortit un objet

mystérieux d'entre les plis de sa robe. C'était un livre. Elle expliqua que monsieur Slashdown le lui avait offert à notre intention – nous ignorions qu'il s'agissait d'un livre pour enfants car aucun d'entre nous ne parlait l'anglais – et qu'il souhaitait ainsi nous aider à parvenir dans la vie. À la grande déception de ma mère, le livre fut aussitôt rangé avec les autres, et nous nous mîmes tous les dix à réclamer notre soupe.

Je croyais fermement, dès ce jour, que le bon Dieu m'avait pourvue d'un don divin. Aujourd'hui, je le nommerais autrement; mais, au moment où j'aperçus un liquide verdâtre dégouliner du livre de monsieur Slashdown – ce phénomène devait rester à jamais invisible aux yeux innocents de mes frères et sœurs cadets –, je m'imaginai être douée d'une vue... surhumaine. Car ce liquide onctueux, filant de livre en livre, d'étagère en étagère, qui dut posséder une conscience humaine l'incitant à s'épandre partout sur l'armoire, ne semblait pas exister réellement, c'est-à-dire que je ne réussis jamais à le toucher, ni à observer chez lui d'action ou de geste respectant une volonté autre que la sienne. Comme nulle autre espèce animale ou végétale, ce fluide refusait tout échange avec ses voisins et procéda, dans les semaines qui suivirent, à étendre sa présence gélatineuse d'un bout à l'autre de la maison.

Je n'en eus jamais peur au début, peut-être parce que je pouvais voir ses progrès, parce que j'étais témoin de chacun des acquis de son empire diabolique. Les autres, ne s'apercevant de rien en dépit de mes exhortations, semblèrent curieusement s'enrichir depuis l'arrivée de l'étranger. Mon père, par exemple, se fit engager au bout d'un mois par la compagnie de monsieur Slashdown qui était chargée de défricher les terres de l'Ouest. Et une sœur aînée se fit demander en mariage par Sir Geoffrey Orange, un homme d'affaires de Kingston, en Ontario. Longtemps, je tentais de faire abstraction du fluide vert (donc de retourner contre lui la même tactique offensive) et essayais, en vain, de ne pas lui rattacher la cause de notre prospérité croissante. J'enviais à ma famille son ignorance.

Ce fut seulement vers le deuxième anniversaire de l'arrivée du livre et du liquide vert que les premiers effets proprement néfastes se firent enfin sentir. Alors qu'il eut depuis longtemps fini de verdir les recoins les plus reculés de notre maison – qu'on fit d'ailleurs agrandir pour contenir une salle de

bains avec eau courante et un salon pour les invités –, nos corps semblèrent résistants à ses avances. Mais un soir, au souper, je vis une tâche anormale à la nuque du plus jeune: à peine l'eussé-je aperçue que je m'étonnai de la voir se répandre aussitôt jusqu'à ses yeux. Au bout d'une semaine, le petit en fut couvert des pieds à la tête. C'est alors qu'une angoisse se mit à germer dans le plus profond de mon âme. Chaque jour, je m'examinais dans la glace cherchant la moindre trace de cette pestilence qui, sans relâche, allait revêtir ma famille entière de sa bave verte.

Au cours des trois prochaines années, mon père changea d'emploi trois fois. Chacun rapporta une hausse de salaire et nous permit de mieux apprécier la vie. Notre vieille *gara* fut remplacée par une voiture neuve. Et finis les plats de pauvres! Si, autrefois, ma mère nous contentait d'un *gourka* rôti, nous lui exigions maintenant un poulet rôti. Au lieu du *pévo*, nous buvions de la bière. Même notre *borsht* céda à la soupe aux betteraves.

Le temps passa sans que ce liquide ne m'ait infectée. Or, tout en étant convaincue qu'il était nuisible à ses victimes, j'éprouvais, malgré moi, un désir instinctif de me joindre à ma famille, de profiter à mon tour de la philanthropie de ce fléau vert. Je résistai, âme et corps, jusqu'à ma seizième année. C'est alors que j'acceptai de travailler pour *Sir* et *Madam*.

D'ordinaire, on me laissait tranquille dans la cuisine avec Bérénice, et, puisque mon repassage paraissait toujours répondre à leurs attentes, j'eus très peu à leur parler. Un matin, d'humeur orageuse, *Sir* ne trouva pas ses chemises amidonnées à son goût et, devant le valet, le chauffeur, le jardinier et Bérénice, se mit à me hurler les pires injures. Son débit était tellement rapide que je ne sus jamais la nature précise de sa plainte; cela dit, je compris très bien qu'une repasseuse qui ne maîtrise pas l'anglais ne valait pas grand-chose.

Dans les quelques minutes qui suivirent, en larmes et sans défense, je fus entièrement enduite de notre mystérieux fluide vert. Cette capitulation devait me coûter plusieurs mois de sommeil, mais, comme la pauvre princesse, et comme toute ma famille, j'appris à accepter la nouvelle allure de mon monde et le destin qui m'était réservé... depuis toujours.

Fin

Mon travail de cuisinière nuit à ma santé mais nourrit mon imagination, dont les abandons les plus ignominieux je me suis gardée d'exposer ici. En effet, je crains déjà d'avoir offusqué votre sensibilité d'honnête homme. Bien que les traits de mon visage très ordinaire ainsi que les lignes les moins boiteuses de ma correspondance ne semblent pas vous déplaire, je demeure un oiselet dont la témérité nécessaire pour quitter le nid se gonfle et se dégonfle aux ballottements du vent. Je me confie alors au respect fidèle de notre engagement, et à la tendre discrétion de votre cœur.

Votre Bérénice

LETTRE V

Saint-Boniface, le 2 mars 1916

Mon très cher Mattieu,

Aujourd'hui, Étienne s'est mis à genoux pour me demander pardon. Je ne me serais jamais doutée qu'une trahison aussi flagrante pourrait menacer les liens de notre amitié. Mais bientôt, la bile qui m'avait empoisonné l'âme a fini par se dissoudre dans les dernières larmes coléreuses. Comment pouvais-je lui tenir rancune de vous avoir révélé ce qui est, au fond, la pure vérité? Il m'est devenu clair que la clémence généreuse dont je devais faire preuve à l'endroit de votre camarade de chambre ne serait que l'ombre de celle que j'espérais obtenir, à mon tour, de vous.

Hélas! Ce qu'Étienne vous a raconté est vrai: je ne suis pas une princesse, cher Mattieu, et il n'y a que l'orgueil qui me guette à tous les coins de rue, et non des espions ou des assassins. À l'exception d'un séjour de quelques années dans l'ouest de Montréal qui m'a permis d'apprendre les bases de votre langue, mon histoire n'est rien qu'invention. C'est que la honte de mes origines bien inférieures aux vôtres m'a poussée à transformer en épopée un passé d'immigrante, ce que je croyais mieux mériter votre affection.

Est-il vrai que vous m'aimez encore? Vos paroles semblent manquer de conviction. Alors que je ne suis qu'une simple repasseuse, ne suis-je plus celle qui a séduit vos yeux dans un tram il y a si longtemps? Est-ce le sang qui alimente

votre cœur? Ou, comme moi, est-ce un amour inconditionnel qui le fait battre si fort?

J'entends respecter l'engagement que nous avons pris ensemble. Quoi qu'il arrive, cher Mattieu, je vous aimerai.

Je vous aimerai toujours.

Doshka

LETTRE VI

Saint-Boniface, le 20 avril 1916

Cher Mattieu,

Hier soir, comme tenu en laisse par une insomnie, je fixais ton visage sous le triste éclairage de la lune. J'imaginai les scènes paisibles qui devaient alors remplir tes rêves; seul et jaloux, je voulais me précipiter de mon lit dans le chiasme que tous ces mensonges – ces lettres et ces femmes – avaient creusé entre nous.

Lorsque tu liras cette lettre, je serai déjà reparti pour Gravelbourg. Mais il m'incombe au moins une dernière tentative afin d'expliquer la peine que je t'ai causée.

Si l'amour, cher Mattieu, se nourrit d'émotions pures et du partage des notions d'esprit, il reste que l'honnêteté parfaite en est le pire ennemi. En voilà la preuve: au fond, tu étais amoureux d'un visage, d'un petit nez, d'une chevelure blonde. Car cette femme à l'air exotique – que tu n'avais vue qu'une seule fois dans le tram, que tu me décrivais *ad nauseum* et qui ne saurait se défendre contre tes charmes –, je ne la connais point, je l'ai inventée.

Qu'est-ce, au juste, l'amour? Si, de la première jusqu'à la dernière, mes lettres n'ont jamais parlé que de cette question simple, parfois épouvantable, mais incontournable, c'est peut-être que déjà je n'y croyais plus.

Étienne